

bien. Les méchants n'épargnent pas même les ministres de Dieu.

Il dit cette dernière phrase sur un ton confit et en levant les yeux au ciel, comme pour invoquer sa protection.

— Vous faites bien, monsieur l'abbé, d'implorer le ciel du regard, reprit le grand Louis, et voilà qu'il exauce vos vœux, car il vous donne pour compagnons de route de braves gens bien armés.

— Ah ! j'en suis bien aise ! fit le prêtre, avec une grimace en guise d'assentiment.

L'abbé, qui espérait se débarrasser successivement de ses ennemis, laissa approcher le cavalier qui le serrait de plus près.

En quelques secondes les deux compagnons du grand Louis furent sur lui et le terrassèrent.

Il y eut alors entre ces trois hommes une lutte effroyable.

Les membres meurtris, les vêtements en lambeaux, la poitrine et les épaules nues sous une chemise en loques, effet de cette lutte acharnée, l'abbé demeura vaincu, immobile, brisé.

On lui lia les pieds et les mains et on l'apporta sur la route où le grand Louis et ses hommes avaient assisté émus et presque anxieux à cette effroyable lutte.

CHAPITRE LIV.

Sitôt pris, sitôt pendu.

Je désire que nous nous éloignons de la route, dit le chef de la troupe. Il y a là-bas un bouquet d'arbres où monsieur l'abbé désirait se rendre. Eh bien ! nous allons combler ses désirs, et peut-être y restera-t-il plus longtemps qu'il ne pense.

Le prêtre eut un sourd gémissement.

On gagna une sorte de réserve qui formait comme une tache noire au milieu de la plaine verdoyante et érisée de fleurs.

Le groupe se forma au pied d'un grand chêne.

— C'est bien ; la cause est entendue fit le président de ce singulier tribunal qui, comme les juges primitifs, siégeait sous un arbre ; quelle est votre opinion sur le sort réservé à l'abbé ?

— La mort ! répondirent-ils tous les quatre d'une voix unanime.

— La mort ! ajouta à son tour le président.

A cette sentence terrible, le prêtre sursauta dans ses liens.

— Ah ça ! vous n'allez pas m'assassiner ! fit-il quand il put parler.

— Allons ! passe-lui vite un nœud coulant, commanda le grand Louis à un de ses hommes.

Un des gardes prit une corte qui devait servir de licol à un cheval, pratiqua lestement une boucle à l'un des bouts et se prépara à serrer le cou de l'abbé.

Celui-ci eut alors un désespoir horrible.

— Au secours ! grâce !... je ne veux pas mourir, criait-il, ne me tuez pas !... à l'aide !... ma mère ! ma mère, au secours !

Le malheureux appelait dans sa détresse celle qui avait protégé son enfance ! sa mère ! Il criait ce nom sacré de mère que bandit et honnête homme invoque toujours au moment des suprêmes périls !

Mais le soldat avait serré le nœud et la voix aspirait dans la gorge gonflée du condamné. L'extrémité de la corde fut jetée par-dessus une branche du chêne, et les quatre gardes en ayant saisi le bout tirèrent fortement.

Le corps du prêtre fut hissé à la hauteur du feuillage et il se balança bientôt dans le vide, avec des contorsions et des tressaillements horribles.

Le funèbre instrument du supplice fut fixé à la branche, et l'abbé demeura suspendu.

Son agonie fut courte ; mais elle impressionna vivement le grand Louis, Gervaise qui était toute pâle, Petit-Pierre qui poussa des cris, en se rappelant sans doute que c'était ainsi qu'avait péri sa grand-mère, et les quatre hommes de l'escorte qui devinrent graves et sombres.

— Cet homme méritait la mort, dit enfin le grand Louis, répondant au sentiment qui agissait tout son entourage ; justice est faite nous n'avons rien à nous reprocher. Quant à nous, en route pour Avranches et le manoir de Précey.

Le grand Louis avait oublié de faire fouiller son prisonnier.

Lorsque la troupe du grand Louis eut disparu dans les sinuosités du chemin, une fille du nom de Philippette, qui fut témoin du supplice et qu'en toute autre circonstance, aurait eu peur de la vue d'un cadavre. Mais le désir de saisir un riche butin lui donnèrent une certaine bravoure.

Elle arriva néanmoins, pâle et tremblante, à côté du cadavre.

La branche un peu mince de l'arbre s'était abaissée vers le sol, et les pieds du pendu touchaient presque la terre.

En un tour de main, Philippette, qu'un certain sentiment d'effroi faisait se hâter, le dépouilla ; puis avisant un cheval qu'on n'avait pas emmené et qui depuis une heure se reposait dans l'herbe, elle le força à se remettre sur ses jambes, sauta assez lestement en selle et lança la monture vers Coulibœuf où elle pourrait coucher, pour prendre le lendemain la route de Caen.

Là, dans une ville importante, à l'abri de toute poursuite, elle pourrait se reconnaître, se refaire de ses émotions, compter sa fortune et prendre une décision pour l'avenir.

C'était évidemment une fille de tête.

Elle trouva à Coulibœuf une petite auberge assez propre où elle fut reçue d'une façon très accorte par une excellente hôtesse.

On lui servit un souper composé d'œufs frais, de volaille, de fruits exquis et d'un cidre mousseux qu'elle trouva excellent.

Elle avait besoin de se restaurer, cette pauvre Philippette.

Sa chambrette, récemment badigeonnée, était blanche et gaie, comme une allée de pommiers en fleurs ; le lit, éblouissant de propreté, comptait au moins quatre matelas bien moelleux.

Avant de se coucher elle se regarda dans un petit miroir et elle eut la satisfaction de voir qu'elle n'avait rien perdu de la charmante expression de son visage.

— Zélida qui n'avait rien à pour amant un joli petit lieutenant. Moi qui suis riche et pour le moins aussi jolie qu'elle, je veux un capitaine !

Et elle s'endormit, rêvant qu'un jeune et beau gentilhomme était à ses pieds.

CHAPITRE LV

Le baron de Latour

Le manoir de Précey où le grand Louis amenait la petite Jeannette était plutôt une ferme seigneuriale qu'un château féodal. Ses tours à poivrière avaient un faux air de pigeonnier, et son donjon élégant, sans herse ni pont-levis, sans cachot ni oubliettes, ne renfermait que des livres et des instruments de travail intellectuel. Sa plate-forme servait d'observatoire au savant baron de Latour. Un vaste parc entourait l'habitation. Le domaine comprenait plusieurs milliers d'arpents, que le propriétaire, gentilhomme-fermier, faisait exploiter sous sa direction.

Le baron avait à cette époque une quarantaine d'années. Grand, robuste, toujours simplement vêtu, le visage doux, le front pensif, l'œil lumineux et profond, il avait